

## Un

Elle avait assez marché, ne savait pas comment elle s'était retrouvée au milieu de la rue. Ne se rappelait pas avoir quitté les trottoirs où elle avait marché cette après-midi, ce matin, plus tôt, avant, quand ?

Au milieu de la rue, sans bouger. Un pied qui ne se mettait pas devant l'autre. Les mains qui ne pagayaient plus — de ce côté-ci, de ce côté-là — pour l'aider à avancer. Les yeux ne regardaient pas devant mais vers le bas, vers deux pieds. Deux ongles de gros orteils fendus, striés, noircis, croûtés, comme des sabots. Des scies rouillées. Et les ongles des orteils voisins, cannelés et bosselés, crochus et griffus, qui s'accrochaient et se cramponnaient à l'asphalte au milieu de la rue. Et les ongles du centre ? Celui de gauche parti, celui de droite usé, presque parti. Il était gris, couleur peau malade, comme un fragment de dent sans nerf, aussi criard qu'une contusion, comme une raclée, comme un lambeau, morceau déchiré. Des ongles d'orteils, à gauche et à droite. Les ongles des orteils suivants, à gauche et à droite, repliés sous ceux du milieu, les jointures blanches saillant, deux grands os qui soutenaient la peau sale. Puis les ongles des petits orteils s'étaient incarnés, mordant la peau de l'orteil, la chair de l'orteil. Ne se rappelait pas avoir quitté le trottoir pour marcher au milieu de la rue.

Toute la journée à marcher sur les trottoirs. Au début, pas sur les fissures, mais après, partout où ses pieds voulaient bien se poser, un vers le sol, l'autre vers l'avant,

puis celui au sol vers l'avant à son tour. Les mains qui l'avaient payagée — une main puis l'autre — en attrapant l'air et le poussant derrière. Sa poignée d'air à elle, puis pas à elle, de l'air qui rentrait là où bon lui semblait.

De la poussière de pieds aussi. Une bouffée de poussière sous un pied qui se traîne et recule. À elle, pas à elle. Puis sous l'autre pied, en arrière puis partie. À personne. Rien de possédé, rien de dû à personne sur son chemin, elle à qui parlaient seulement des signaux et des panneaux qui disaient : Traversez, Patientez, Changez, Ralentissez, Défense de se garer, Boulangerie, Prix choc, Hauts fluo, Librairie d'occasion, Ouvert, Produits bio, Crasse poissonneuse, Chambre libre, Planning familial, Tous les jours à 18 h et 20 h, Voyages Rarotonga Hawaii, Recherchons serveuse, Soldes de fin de saison, Fermé, Triez, Ne jetez pas, Jade, Dents de requin, Déstockage massif, Sortie de camions de pompiers, Produits bio, Venez voir, Café Paradiso, Apportez votre propre vin, Tirages en une heure, Droits conjugaux, Remorquage de véhicules non autorisés. Et le souffle, à elle, pas à elle. À bout de souffle.

Maintenant elle se tenait au milieu de la nuit, au milieu de la rue goudronnée. Personne, seulement elle. Pas d'acheteurs, pas de travailleurs ni d'enfants sur des skateboards, pas de joggeurs, de cinéphiles, ni de promeneurs nocturnes. Les pas de porte, les rampes d'accès et les parcs avaient accueilli les vieillards pâles et les enfants sombres, les gens de la rue. Pas de voitures, pas de camions ni de fourgonnettes, pas de garçon à vélo, pas de fille qui court — pas de femme qui regarde fixement, la tête tournée, à travers la vitre d'un des derniers bus.

Là-bas, quelque part derrière, elle avait laissé les fissures de malchance sous les vérandas des magasins où elle s'était avancée pas à pas devant des vitrines de chaussures, jupes, robes, chemises de nuit, lingerie, collants

et foulards. Devant des survêtements accrochés sur les rayonnages, des tee-shirts sur des carrousels, des vestes et des jeans, débardeurs et slips, chaussettes, pyjamas et cravates. Fleurs en soie, papillons en gaze, masques et miroirs. Mickey et Donald, vaisselle porte-bonheur, assiettes en laiton, services à eau, imitations de fruits, boules et bols de cristal et lustres en plastique. Devant des coiffeurs, photographes, bijoutiers, prédicateurs, chanteurs, renifleurs et vendeurs de journaux. Pain frais, poulet rôti, fruits et légumes, poisson-frites, petits pains, gâteaux, tourtes, steaks de poisson, beignets au *pāua*, filets de poisson, écrevisses, pieuvre, moules en saumure.

Toute la journée. Mais maintenant, au milieu de la rue goudronneuse, elle était assise, pieds asphaltés, pieds et chevilles mouchetés de goudron poisseux, à inspirer et expirer, souffles et sifflements d'air allant là où ils voulaient aller. Assise. Milieu de la rue goudronneuse. Milieu de la nuit innoire qui était de couleur orange, éclairée par les lampadaires orange et les astres hérissés.

En bas, asphalte. En haut, astres. Astres d'asphalte. Astres-désastres. Tout le monde parti, il était passé un bus, un seul, dernier bus. Plus de fille qui court, plus de garçon à vélo. Les gosses perdus et les vieux perdus s'étaient nichés sur des pas de porte, dans des allées, des cours d'école, des parcs, tous partis. Il n'y avait plus qu'elle du côté de la rue, qui se promenait, et depuis le bus qui passait une femme avait regardé, les yeux écarquillés de surprise de l'autre côté de la vitre. Et là maintenant, encore une fois, il n'y avait plus qu'elle, assise, à fixer les astraphaltes — elle qu'on appelait « la noire », une robe et un manteau flasque aux grandes poches, une chaussure dans chaque poche, des chaussures aux talons usés, aux deux trous ronds dans deux semelles. Dans l'une des poches, il y avait une photographie dans un cadre. Là-bas quelque part, après le

tohu-bohu, les voitures rapides et les bus qui se hâtaient, elle s'était penchée, avait enlevé une chaussure, puis l'autre, et les avait empochées.

Quand ?

Après, elle s'était remise à marcher, et ses pieds, et non ses chaussures, s'étaient posés lourdement par-dessus les pas déjà disparus des gens partis — par-dessus les pas des gens d'aujourd'hui et d'hier qui avaient marché, lambiné, chancelé, esquivé, qui avaient zigué et zagué. Beaucoup de pas de beaucoup de gens. Ses pieds larges à elle avaient marché par-dessus, son pied sur le pied d'un autre.

Puis, au bord du trottoir, elle avait attendu, là-bas dans le noir innoir, elle avait attendu, une chaussure dans chaque poche, pendant que le bus de nuit passait dans la rue récemment goudronnée, au milieu de la nuit.

Le visage qu'elle avait aperçu ressemblait au sien, large et sombre, encadré de cheveux épais qui blanchissaient, et il y avait eu de la surprise dans ce regard croisant le sien. Le bus avait tambouriné son chemin et leurs regards étaient restés accrochés jusqu'à ce qu'il n'ait plus été qu'une forme vague, une lumière de plus en plus faible sur la longue route.

Elle avait alors quitté le trottoir et l'abri des vérandas, ses chaussures en poche, pour marcher au milieu de la rue. Elle brassait encore des mots dans son esprit, des mots en rapport avec les magasins et les marchandises, les pancartes et les messages — des coiffeurs et des supermarchés, des laveries et des poissonneries, des boucheries, des cafés, des fleuristes, des dentistes, des photographes, des bijoutiers et des pharmaciens. En rapport avec des gens qui rentraient chez eux, qui dormaient dans les parcs et sur des pas de porte, avec la lumière et les étoiles, l'obscurité et la marche, une femme qui se retournait, des pieds et des visages, des pas et de la marche. Elle avait embrouillé son esprit avec

des mots qui n'étaient pas des pensées, des mots qui ne deviendraient pas des pensées. Puis elle s'était arrêtée.

Où ça ? Elle ne voulait pas demander où ni pourquoi, ne voulait pas avoir de pensées qui mènent à la réflexion. Ne voulait que des mains dans des chaussures dans des poches et rien qu'elle-même, sa propre personne laide, avec ses grands pieds et ses grandes mains, son propre visage large, ses vilains cheveux qui commençaient à blanchir et qui jaillissaient autour de sa grosse tête. Un seul manteau, une seule robe. Des chaussures au bout du rouleau ou au bout des jambes ou nichées dans leurs dernières poches, une photo dans un cadre, et son nom.

Elle voulait ce qu'elle avait essayé jusqu'à présent de ne pas avoir — juste elle-même, et c'était ce qu'elle avait toujours eu. Juste elle-même et son nom, Mata Pairama.

Mata Pairama assise dans la rue, à inspirer et à expirer, à avoir des pensées mais sans penser. À avoir des pensées qui parfois s'enroulaient, se recroquevillaient sur elles-mêmes en attendant un moment d'oubli où elles deviendraient la réflexion, deviendraient le questionnement — le où, le pourquoi, le quoi — redeviendraient le début de la quête aux réponses, redeviendraient le début de l'attente.

Mais il n'y aurait plus d'attente, plus de quête aux réponses à des questions usées déjà par le frottement des doigts, parce qu'elle savait désormais qu'il n'y avait pas de réponses, à moins que ces réponses soient «Nulle part», «Sans raison», «Rien», «Personne».

Rien et personne, seulement elle-même et son nom, une robe, un manteau, des mains dans des chaussures dans des poches. Mata Pairama. Une photo dans un cadre et deux pieds pour la faire marcher. Elle était elle-même, la laide.

## Deux

«Lai-deuh, lai-deuh.»

Les gamins chantaient dans les espaces entre les planches, assez bas pour qu'elle puisse faire semblant de ne pas entendre. Un œil se déplaçait derrière un nœud dans le bois et elle a détourné la tête pour ne pas le voir, s'est retournée sur le tabouret, a tourné le dos.

La femme à la robe élimée qui tournait la manivelle de la cheminée, c'était sa tatie. Elle avait un joli visage, un sourire qui montrait ses dents du bonheur, la peau lisse comme si elle pouvait être jeune, plus jeune que sa robe.

Froncement de sourcils.

– Rentrez ici, les gosses, arrêtez de faire les malins. Apportez du bois, Chumchum. Missy, tu m'amènes ce bébé et tu rentres le linge, prends-lui un lainage aussi.

Tatie a déplacé une casserole sur le côté du four et a mis une boîte en métal à sa place.

Le garçon est entré et a mis du bois sur l'âtre. Il est resté là et s'est mis à broser ses vêtements, les yeux écarquillés et la bouche tordue. «Arrête tes grimaces», lui a dit sa mère, en lui donnant une claque sur le côté de la tête.

– Y a que moi qui m'occupe toute seule de Bubba, s'est plainte la fille derrière lui. Bubba elle a fait *mīmimi*. Bubba elle a fait *tūtae*.

Tatie a tapé du pied pour envoyer la fille dehors à la corde à linge.

– Passe Bubba à Mata, a-t-elle dit.

Le bébé puait, et puis elle ne s'appelait pas Mata. Pourquoi sa tatie insistait pour l'appeler Mata, ça ne sonnait pas du tout comme un nom — c'était plutôt un bruit, ou un ordre, Barre-toi. Elle n'aimait pas les gens qui inventaient des noms et qui avaient des gosses insolents et un bébé qui puait, mais elle était trop timide pour dire quelque chose à propos de son nom.

Et voilà que Tatie souriait à nouveau.

– Là, Bubba, ta cousine Mata, tu vois.

– C'est May.

– Quoi ?

– Mon nom. Comme sur mon sac, a-t-elle expliqué, en montrant l'étiquette. May Parker.

– J'ai vu, mais je croyais que... Alors c'est ton nom, ça ?

– Oui.

– Ma sœur t'a appelée Mata.

Puer, c'était un vilain mot et si la Directrice entendait les enfants le dire à l'Orphelinat, elle leur mettait du savon dans la bouche ou bien ils devaient se pencher, fesses nues, et recevoir un coup de bâton. À l'heure du repas, ils devaient lire la Bible à haute voix pendant que les autres mangeaient. Pendant les vacances, elle ne devait pas oublier de lire la parole du Seigneur, de prier soir et matin et de respecter toujours la volonté du Seigneur. Elle avait des sandales neuves, et une robe vichy marron et blanc faite pour ses vacances par Mrs Parkinson. Elle avait repris ses chaussettes et les manchettes de son gilet et elle avait deux mouchoirs marqués de son nom. Tout ça, c'était parce qu'elle avait des grands-parents, des tantes et des oncles et des cousins qui l'avaient fait venir ici. Jeanie avait été jalouse à cause des grands-parents et des sandales.

Elle ne reverrait peut-être plus jamais Jeanie, elle ne retournerait peut-être plus jamais à l'Orphelinat, parce que ses grands-parents allaient l'aimer pour de vrai et

voudraient la garder. Comme ça, elle aurait des robes et des chaussures comme les enfants de l'École qui sortaient tous les jours par leur propre porte, de leur propre maison, qui marchaient le long de leur propre allée et passaient par leur propre portail pour venir à l'école. Leurs propres rideaux à leurs propres fenêtres s'écartaient et des mains maternelles faisaient des signes. Parfois une mère passait la tête par la fenêtre pour crier : « N'oublie pas de rentrer directement à la maison après l'école. » Les filles avaient des cordes à sauter et des trouses, les garçons avaient de la petite monnaie et des billes.

La fille, Missy, est rentrée avec le linge et l'a emporté dans l'autre pièce. Le garçon était derrière elle avec une bassine d'eau et un petit morceau de savon jaune. « Prends cette couche, Miss, emporte-la aux toilettes », a crié sa tante, et Missy a couru, couru quelque part.

Où ça ? Parce qu'elle-même, elle voulait aller aux toilettes ; elle ne l'avait pas fait depuis qu'elle avait quitté l'Orphelinat, même pas dans le train.

« Tu restes à ta place, avait dit Mrs Parkinson. Tu ne parles à personne et tu ne descends pas avant d'arriver à ta gare. Et puis n'oublie pas que je suis responsable de toi, May. C'est moi qui te permets de partir comme ça en vacances et j'attends de toi que tu sois bien élevée et obéissante. Les enfants de l'Orphelinat sont élevés dans l'amour et la crainte du Seigneur. Tu dois te garder du péché et te méfier des mauvaises fréquentations. Et méfie-toi du diable, qui murmurerà le mal à tes oreilles et te soumettra à la tentation et les portes de l'enfer te seront ouvertes. »

Alors que le train s'éloignait, elle avait regardé par la fenêtre les locomotives qui manœuvraient, les bâtiments des chemins de fer, les usines et les hangars et les rails entrecroisés. La fumée et la suie s'échappaient de la locomotive à mesure que le train prenait de la vitesse.

Des poteaux et des maisons noircies de suie avaient défilé. Poteau, maison maison, poteau, maison maison, de plus en plus vite.

Ensuite, il y avait eu de grands enclos où des moutons paissaient, ou d'autres plus petits où des vaches broutaient parmi des touffes de mauvaises herbes, des *toetoe* alignés, des joncs, et de vieux arbres penchés. Mais elle avait surtout regardé les maisons, parce que c'était ça qu'elle aimait le mieux, elle aimait les imaginer.

À l'intérieur des maisons, il y avait des mères, des pères et des enfants, des tables et des chaises, des tasses et des assiettes dans des placards, des rideaux à fleurs, du papier peint à fleurs, des tapis à motifs sur les planchers, des lits à couvre-lits satinés, des tiroirs et des armoires pleins de vêtements. Il y avait des jouets et des poupées. Les poupées avaient des robes et des culottes et il y avait aussi des boîtes pleines de perles avec lesquelles on pouvait faire des bracelets et des colliers, en les enfilant sur du coton — verte blanche rouge, verte blanche rouge, toutes rouges, toutes vertes, comme on voulait. Quand c'était assez long, on les nouait autour du poignet ou du cou de la poupée.

Puis la mère était venue et t'avait chassée parce que tu n'avais pas le droit. Betty n'était pas autorisée à amener des enfants noirs et sales dans la maison pour faire des bracelets et des colliers pour les poupées. Ni des enfants de l'Orphelinat. Betty était une petite fille vilaine, vraiment vilaine.

Vite debout. Des perles en cascade qui tombaient sur le tapis fleuri, parsemaient le lino à motifs. Elle était sortie en courant, en faisant presque sur elle, en serrant les cuisses. «Qui t'a dit que tu pouvais venir ici... Dehors... Et ne me laisse plus jamais te surprendre ici.»

Franchir le portail, descendre la rue, et se faire presque dessus.

Elle était arrivée en retard à l'Orphelinat et avait dû aller dans la salle de bains pour se mettre fesses nues et attendre le bâton. Après les coups elle avait fait pipi, alors le bâton avait frappé à nouveau Parce que, Tu, Es, Une, Sale, Petite, Fille, Et, Maintenant, Nettoie-moi, Cette, Saleté.

Alors qu'elle partait chercher la serpillière et le seau, «Pisseuse, pisseuse», avaient dit les gamins, à voix basse pour éviter qu'on les force à desserrer les dents pour leur savonner la bouche. «Pisseuse, pisseuse», dans un sifflement.

Elle était restée à sa place dans le train, alors qu'elle voulait aller aux toilettes. Maintenant ça devenait urgent et elle ne savait pas si elle devait demander l'autorisation à sa tante ou se lever simplement et chercher Missy, partie quelque part vers les toilettes.

À l'école, levant haut le doigt pour être vue de la maîtresse, il fallait demander, «Puis-je sortir de la salle, s'il vous plaît ?». Parfois, un enfant à la fois, on pouvait y aller, mais d'autres fois non.

– Tu y es allée pendant la pause-déjeuner ? avait demandé Miss Bower.

– Oui, Miss Bower.

– Alors tu peux bien attendre la fin du cours, n'est-ce pas ?

Des yeux. Des yeux fixés sur elle. Des yeux fixés sur sa robe de l'Orphelinat, sa coupe de cheveux de l'Orphelinat, sur son visage noir. Orphe, orphe, orpheline. Noire, noire, noire.

– Tu peux, non ?

– Oui, Miss Bower.

– Rassieds-toi alors.

Elle s'était rassise, serrant les jambes l'une contre l'autre, comprimant les os de côté de ses genoux et les parties grasses du haut de ses jambes, incapable de lire, d'écrire ou d'écouter.

Un garçon se tenait sur le pas de la porte un serpent à la main et elle était prête à faire pipi.

– T'es un brave garçon, Manny, avait dit sa tatie.

– J'y ai trouvé le trou à lui. Je le tire près de la rive qui pente.

– Tu le mets sur la souche dehors, j'apporte un couteau.

Elle voyait bien que sa tante était contente, se tournant pour prendre un couteau sur le crochet près du fourneau. Tatie Qui ? Si elle avait su le nom de sa tatie, elle aurait pu dire : s'il te plaît Tatie Betty, ou Tatie Jeanie, ou Tatie Mary, puis-je sortir de la pièce ?

En descendant du train avec son sac, elle avait cherché des yeux quelqu'un qui pourrait être sa grand-mère ou son grand-père, mais elle n'avait vu que la femme, ou la fille, dans un grand manteau et des chaussures de fillette.

– Je suis ta tatie, avait dit la femme comme si elle était timide, mais elle n'avait pas dit son nom. Donne ton sac.

Elles avaient marché ensemble le long d'une route blanche, sans parler, puis sa tatie s'était arrêtée et avait dit « Nous passons par ici », en écartant pour elle les fils de fer d'une clôture. « Cette petite maison-là, c'est là qu'on va. »

Les nouvelles sandales étaient couvertes de poussière blanche et commençaient à lui faire mal.

Une fois la clôture franchie, elles avaient descendu une petite pente, traversé un petit ruisseau, puis pris un chemin à travers des joncs et des arbres.

– Ta grand-mère et ton grand-père, ils rentrent après-demain, avait dit sa tatie alors qu'elles débouchaient dans une petite cour. Le garçon et la fille étaient là avec le bébé. Ils semblaient avoir le même âge que les enfants pleurnichards de l'Orphelinat que Jeanie et elle devaient garder, habiller, aider, tirer et pourchasser jusqu'à l'école, porter quand même le chapeau pour eux. Les deux gamins

étaient partis derrière la maison, en tirant le bébé sale. Mais ce n'était pas une vraie maison.

– Petits idiots, leur avait crié sa tatie. Puis elle avait ajouté, Allez viens, Mata. Assieds-toi, et repose-toi, Mata chérie.

Mais elle ne s'appelait pas Mata.

Elle avait une place pour s'asseoir entre la table et le mur et il y avait une petite fenêtre au-dessus de sa tête. C'était comme être dans le fort que les garçons de l'École avaient construit une fois, de planches et de caisses. Il y avait un fourneau avec une casserole et un bidon à kérosène dessus, une bassine et une rangée de boîtes de conserve sur un plan de travail et des caisses clouées au mur comme des placards sans portes. Elles contenaient des assiettes et des tasses en fer-blanc, des bols, des gamelles et des couteaux. Les murs étaient tapissés de vieilles pages du *Free Lance* et de l'*Auckland Weekly* et une lampe était suspendue au plafond par un bout de fil de fer en forme de S.

Le fort des garçons de l'École avait de petites portes et des passages étroits que l'on empruntait en rampant pour arriver à une petite pièce où on pouvait s'asseoir avec les genoux bien serrés, mais c'était vilain. Des enfants avaient enlevé leur culotte là-dedans, puis quelqu'un l'avait dit et ils avaient tous reçu une raclée. Après ça, les caisses avaient été interdites et le talus aussi.

– Tatie, j'ai besoin de...

Elle s'était levée, Bubba dans les bras, en gigotant, et sa tatie s'était arrêtée sur le seuil, et s'était retournée avec le couteau.

– Pardon, Mata... May... Là, dehors. Elle avait pris le bébé et de son couteau avait indiqué un chemin qui traversait de longues herbes. Là-bas, au bout que tu peux voir.

L'herbe était froide contre ses chevilles et elle avait peur des serpents ; elle voulait courir mais pensait qu'elle allait

se pisser dessus. Pisser, à l'Orphelinat, c'était un vilain mot. Elle s'était dépêchée, gardant ses muscles contractés jusqu'à la porte entrebâillée d'un petit hangar en tôle.

Dedans, il faisait noir. Ça puait. Elle avait fait dans un grand trou où on pouvait tomber. Se noyer, suffoquer dans le pipi et le caca des autres. Des pages de papier journal pour s'essuyer. Des mouches, des araignées — des serpents peut-être. Elle avait vite remonté sa culotte, avait lissé sa robe, poussé la porte. Voulait rentrer, courir le long du chemin herbeux et sinueux.

Puis elle s'était arrêtée de courir. Elle avait dix ans, presque onze. Elle aimait bien sa tatie et il y avait des grands-parents qui allaient revenir le surlendemain pour la ramener chez eux. Chez ses grands-parents il y aurait de jolis fauteuils avec de jolis coussins, des rideaux et des couvre-lits. Ils voudraient la garder et elle aurait des robes, des jupes, une robe de chambre, des pantoufles et des poupées. Les cousins étaient des gamins effrontés, mais quelle importance ?

Sous le support du réservoir à eau se trouvaient un bidon plein d'eau et une caisse avec des bassines et des bouts de savon dessus. Il y avait des seaux remplis de linge et un vieux baquet. Posés sur une traverse du support, un morceau de miroir, une tasse contenant un rasoir et un blaireau, une brosse à cheveux en métal, un grand peigne vert auquel il manquait des dents, et un pot en verre graisseux. Deux serviettes filandreuses pendillaient d'un fil de fer qui s'étendait d'un coin à l'autre. Tatie avait envoyé Missy pour lui montrer comment faire. Missy, rouquine et galeuse. Visage roux, cheveux rayés de roux, jambes et bras roux et galeux, robe rousse en lambeaux. Maigre, dentue, galeuse et rouquine.

Des yeux rouquins aussi, qui la surveillaient, des cils roux qui papillotaient alors qu'elle se tenait sur une jambe

contre laquelle elle frottait son autre cheville. «Makareta elle a été dans un train. A mangé une tourte et bu un soda framboise», avait-elle dit, avant de se retourner et d'écouter quelque chose. Puis avait couru, en appelant «Dadda, Dadda».

Quand May était revenue dans la cour, sa tatie et ses cousins étaient là à regarder la chose découpée sur la souche, le serpent, et il y avait un homme roux aux cheveux en fil de fer. «Tu vois, Bobby, c'est May», avait expliqué sa tatie, et l'homme l'avait prise dans ses bras pour l'embrasser sur la joue.

– Je pensais que c'était autre chose, son nom ?

– Mata, mais elle dit qu'elle s'appelle May.

– May-be, May-be, peut-être, avait-il chanté.

– Tais-toi, Bobby, elle est timide.

Le visage de sa tatie avait rougi et elle avait souri en s'asseyant sur la souche près de la hache.

*May-be ma fille,*

*Qu'est-ce qu'on attend désormais ?*

Il s'était penché pour prendre Bubba dans ses bras et chantait en sautillant avec elle dans la cour de terre battue.

Ce n'était pas une vraie maison mais il faisait chaud à l'intérieur, mieux que dans le fort des garçons à l'École parce qu'on pouvait s'y tenir debout. Ça sentait comme un placard à casseroles. Son Tonton Bobby avait allumé la lampe, mais ça ne faisait pas beaucoup de lumière et elle ne voyait que la table couverte de papier journal et ce qui était posé dessus — du sel dans une tasse, du beurre sur une soucoupe, de la confiture dans un bocal, du pain qui n'avait pas l'air bien frais, comme le pain du mercredi qu'ils mangeaient à l'Orphelinat. Elle en voulait. Ça faisait un bon moment qu'elle avait pris son petit déjeuner — qu'elle n'avait pas voulu manger du tout parce qu'elle avait été trop émue à l'idée de partir en vacances. Mais

elle s'était forcée à manger la bouillie et avait pris une bouchée de sa tranche de pain grillé avant de la passer en douce à Jeanie.

Sa tatie était près du fourneau en train de servir la nourriture, se tenant de côté pour que la lumière éclaire la casserole. Des pommes de terre, et pas de serpent mais de l'anguille. Elle n'avait pas entendu dire que l'anguille se mangeait mais ça devait se faire parce qu'ils aimaient tous ça, et prenaient des morceaux avec les doigts parce qu'ils ne connaissaient pas les bonnes manières, et essuyaient leurs mains collantes sur la nappe en papier journal.

Elle n'avait qu'une cuillère pour manger, alors elle s'en était servie pour fendre la pomme de terre ; elle avait gratté un morceau de chair d'anguille en le séparant d'arêtes plus fines que des épingles, s'était rappelé qu'ils n'avaient pas dit le bénédicité. Elle avait goûté — pire que les navets et les tripes.

Tatie et Tonton fumaient. Un peu plus tôt, quand ils étaient dehors, Tatie s'était assise sur une souche dans laquelle on avait enfoncé une hache, tandis que son oncle était allé en sautillant jusqu'au support du réservoir pour se laver. Tatie avait roulé deux maigres cigarettes avec du tabac pris dans une boîte bleue, et Manny lui avait apporté une brindille enflammée pour les allumer. Ils étaient restés là tous les deux sans rien dire, à fumer. Elle dirait son propre bénédicité dans sa propre tête, si jamais elle arrivait à se rappeler le début.

Rappelle-toi. Tout ce qu'on t'a dit, May. Prie au début et à la fin de chaque journée, avant et après les repas. Le Seigneur est notre berger, rappelle-toi. Merci Seigneur pour Tes bienfaits, pour lesquels Tu, Toi, Ta grâce, Tes... Elle a séparé encore de la chair d'anguille des arêtes et l'a mâchée avec un morceau de pain, même méthode que pour faire passer les tripes avec des navets. Elle avait faim.

Sa tatie prenait des louchées d'eau d'anguille dans la casserole et en posait une tasse à côté de chacun. Son oncle et les enfants y trempaient du pain parce qu'ils ne connaissaient pas les bonnes manières ; ils mangeaient leur pain dégoulinant comme si c'était délicieux. Nous ne permettons pas aux petites filles mal élevées de partir en vacances, tu le sais bien.

L'anguille, c'était une tourte, l'eau d'anguille, c'était une boisson à la framboise. C'est ça qu'elle avalait, une tourte et une boisson à la framboise, comme la fille et le garçon dans le train.

Des fils en feston qui allaient de poteau en poteau, des fils de fer qui s'étiraient de piquet en piquet. Appuyée contre la vitre, elle avait vu la locomotive noire d'où s'échappait une plume d'épaisse fumée blanche.

En face d'elle étaient assis un père et une mère avec leurs deux enfants. Ils avaient des sacs et des oreillers et ils avaient tourné le dossier d'une des banquettes afin de pouvoir se regarder en face, une famille qui partait en vacances ensemble. Là d'où ils venaient il y aurait leur maison, fenêtres et portes fermées à clé, mais si on avait pu y entrer, on y aurait vu une cuisine aux murs bleus, du linoléum bleu, des rideaux ornés de marguerites et des portes de placard blanches. Dans la salle de séjour il y aurait eu un tapis décoré de fleurs et de feuilles, du papier peint à motifs fleuris, des rideaux en dentelle, une cheminée entourée de briques marron, un canapé marron, et deux fauteuils.

La chambre de la fille aurait eu des rideaux roses et des stores marron, un lit avec un couvre-lit satiné et un édredon à fleurs. Il y aurait eu une coiffeuse vernie et dessus un ensemble brosse-peigne-miroir, des napperons crochetés aux motifs chats et une boîte à bijoux, et puis au sol, du linoléum beige et un petit tapis rose. La fille aurait eu une robe de chambre et des pantoufles à pompons.

Dans la chambre du garçon, il y aurait eu un lino vert et un couvre-lit à rayures avec des rideaux assortis. Il y aurait eu du papier peint couleur crème et des stores marron. Un meuble à tiroirs, peint en vert, et posés dessus, des objets de garçon — un pistolet de cowboy, une boule de papier argenté, une croix avec un clou dedans, des armées en pâte à modeler s'affrontant derrière des barricades en pâte à modeler. Le garçon aurait eu des pantoufles marron et une robe de chambre marron.

La chambre du père et de la mère ? Mais non, on n'avait pas le droit. Betty avait dit non, non, pas le droit de tourner la poignée, de pousser la porte, de regarder à l'intérieur.

Puis Betty et elle s'étaient assises sur le petit tapis rose pour habiller les poupées, qui avaient des robes, des maillots de corps, des culottes, des chapeaux et des gilets. Elles avaient fait pour elles des bracelets et des colliers de perles, et puis la mère de Betty était entrée, furieuse.

Des perles, des perles, tombant sur le linoléum en un doux crépitement, tintement, éparpillement. Elle, se lever d'un bond, faire presque sur elle, sortir par la porte, courir dans l'allée... Betty, vilaine, vilaine petite fille.

Vilaine petite fille, vilain petit garçon dans le train. Il donne des coups de pied. Moi non. Regarde, regarde maman... On va bientôt s'arrêter pour prendre un petit en-cas. «Dix minutes d'arrêt pour les rafraîchissements», avait annoncé le contrôleur, en passant dans le couloir.

«Soyez très sages et nous vous achèterons une tourte et une boisson à la framboise», avaient dit le père et la mère. «Restez là et soyez sages jusqu'à ce que nous revenions.»

Par la vitre elle avait regardé le père courir vers le comptoir, la mère le suivant de près. Les enfants avaient attendu, attendu, en se levant de temps en temps pour regarder par la fenêtre. Dix minutes. Puis cinq minutes. Trois ou deux. Le train pouvait... Les voilà.

Papa avait empilé les assiettes les unes sur les autres et mis les tourtes sur celle du dessus, le tout en équilibre sur sa grande main. Dans l'autre main, il tenait... deux boissons rouges, les goulots serrés entre ses doigts, et des pailles gigotant dans les bulles. Maman avait apporté des tasses de thé, d'épaisses tasses blanches sur d'épaisses soucoupes blanches. Elle avait souri, souri en montant dans le train, et Papa avait mis la main dans sa poche pour en sortir des couteaux et des fourchettes.

– Reprends de la soupe, May, il en reste.

– Non merci.

– Missy, tu prends Bubba à Papa pour permettre à Papa et à moi de manger notre *kai*. Essuie-toi les mains.

– Allez, viens là, Bubba.

Sa tatie avait soulevé la plaque du milieu du fourneau et une flamme avait surgi alors qu'elle faisait tomber les arêtes d'anguille dedans. Il y avait eu un sifflement et une odeur désagréable de poisson, puis la plaque était retombée bruyamment sur le trou.

– Puis-je sortir de table s'il vous plaît ?

– Oui, May chérie.

– Ils ont des nappes comme ça, ah ah, là d'où tu viens ? avait demandé son oncle.

Elle ne savait pas quoi dire.

– Arrête, Bobby, gros bêta, elle est timide avec toi, avait dit sa tatie en passant une assiette remplie à son mari.

*Ah, Maluna, comme*

*J'aime mon tuna*

*Au ventre d'argent*

– Ne l'écoute pas, May, il fait l'idiot.

Elle ne savait pas quoi dire, ni quoi faire, maintenant qu'elle s'était levée pour sortir de table, parce qu'il n'y avait nulle part ailleurs où aller. Missy était assise sur le plancher avec Bubba sur les genoux et Manny et Chumchum

étaient sortis. Bubba avait arrêté de pleurnicher et allait peut-être s'endormir. Tout était calme maintenant, à part le bruit que faisaient sa tatie et son tonton en suçant les arêtes, et les craquements et grondements intermittents du fourneau. Elle n'avait jamais entendu un tel calme.

– Rassieds-toi, May, avait dit sa tatie. Après on débarasse la table puis on descend la lampe.